

RODRIGO GARCÍA

# Barullo

Un livre dodécaphonique

*Traduit de l'espagnol par*  
*CHRISTILLA VASSEROT*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

## SOMMAIRE

Protégez-moi de ce que je désire .....	17
Texte pour France Culture, lu par Nicolas Bouchaud .....	35
Le Messenger des Asturies.....	57
La forêt est jeune et pleine de vie .....	65
Stefano Scodanibbio .....	119
Livre des cinq poèmes, dont deux très jolis .....	131

Photo de couverture :  
Ville de Valença, Bahia, Brésil  
© Rodrigo García

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-434-8

« Barullo », un livre dodécaphonique

PROTÉGEZ-MOI DE CE QUE JE DÉSIRES (1997). Ce texte était perdu et il a pu être sauvé grâce à mon ami l'éditeur Antonio Fernández Lera, qui l'a transcrit avec la collaboration d'Isabel Albertus, à partir d'une captation du spectacle au théâtre Cuarta Pared de Madrid.

L'influence de Thomas Bernhard est évidente ; si je ne l'avais pas lu, à l'époque, je n'aurais pas trouvé ce style.

Je me suis gardé de republier certaines de mes pièces de jeunesse (elles l'ont été dans les années 1990 mais le livre est heureusement épuisé) parce que, en les relisant à des années de distance, j'y ai reconnu l'imitation des auteurs qui à l'époque m'éblouissaient.

Dans le cas de *Protégez-moi de ce que je désire*, c'est différent. Il est vrai que ce texte n'a pas un style bien à lui, on y entrevoit plutôt une voix privée, une première personne qui ne peut être personne d'autre et un certain courant électrique qui imprime à la pièce sa musique particulière. Si je devais m'inventer une référence pour *Protégez-moi de ce que je désire*, je pencherais pour *Howl* d'Allen Ginsberg. Sa férocité rythmique m'a toujours fasciné.

Cette pièce fait partie d'un étrange théâtre confessionnel auquel j'avais commencé à me consacrer un an plus tôt, en 1995, avec ma pièce *Boucher espagnol*<sup>1</sup> ; avait suivi *Connaître des gens, bouffer de la merde*.

J'avais honte, je faisais tout pour dissimuler ma biographie.

Dans *Boucher espagnol*, j'ai opté pour l'aphasie, l'élocution bégayante, incomplète, peuplée de lacunes que j'ai peu à peu intercalées à l'intérieur de la pièce.

Dans *Protégez-moi de ce que je désire*, j'ai pris le parti de l'exagération et de la répétition, j'ai préféré la partition musicale au contenu : il arrive que l'on perçoive mieux l'engagement de l'auteur dans la cadence que dans le signifié.

C'est aussi une pièce pleine de tableaux, c'est un retable, c'est l'œuvre d'un mauvais peintre, incapable – car impatient – de prendre plaisir dans les détails.

Mais à présent que les années ont passé, je suis content du résultat de ce *modus operandi* énigmatique et quelque peu maladroit : chaque chose, chaque situation de *Protégez-moi de ce que je désire*, le lecteur pourra la voir, la sentir et la toucher sans le moindre effort, et pourtant l'auteur ne s'est pas appliqué à décrire, il ne s'est pas non plus laissé aller aux métaphores.

Dans *Protégez-moi de ce que je désire*, c'est la suprématie du substantif qui s'impose, nous sommes dans le règne du concret.

---

1. Texte publié dans le recueil *Cendres, vol. I (1986-1999)*, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 2011.

J'ai autre chose à vous avouer : j'ai toujours rêvé de donner une suite à ce texte, de concevoir un livre volumineux, fondé sur la répétition du même pèlerinage, du bar Paniza au bar Las Jarritas (qui se trouve au coin de la rue mais qui ne figure pas dans *Protégez-moi de ce que je désire*). Et de le mettre en regard d'un autre périple, qui ne se déroulerait pas à Madrid mais à Salvador de Bahia : de la buvette Acarajé da Cira à la buvette Acarajé da Dinha (qui se trouvent à peine à cent mètres l'une de l'autre). Ourdir une épopée, une geste monumentale sans mettre un pied en dehors des bars ni en dehors d'un même quartier.

Pour finir, je rappellerai (comme nous l'avons toujours fait depuis la création du spectacle en 1997) que ce titre tellement beau, instructif et suggestif, n'est pas de moi : je l'ai emprunté à la série des *Truismes* de Jenny Holzer.

Le dernier texte de *Protégez-moi de ce que je désire*, numéroté de 1 à 40, est directement influencé par ces *Truismes*.

Si je devais faire ressortir quelque chose de cette petite pièce brève, maintenant que je me suis mis à la corriger pour sa publication, je dirais : son optimisme d'acier.

Je n'ai jamais pu cesser d'être, dans le fond, un pessimiste-sans-exagération, et je suis agréablement surpris de me retrouver face à un texte que je trouve lumineux, écrit à l'époque où j'étais encore un jeune homme sombre-sans-exagération.

Il y a des images ou des pages ou des odeurs ou des mauvais moments qui restent gravés en chacun d'entre nous, pas dans la mémoire, plutôt dans l'hypothalamus.

Dans mon cas, ce sont plusieurs pages de Sénèque, affreuses, qui encouragent au suicide. Je les ai lues quand j'avais 17 ans et elles ont directement atterri, comme je l'ai dit, dans mon système nerveux central.

Que cette petite pièce ose contredire *mon* Sénèque et, qui plus est, non sans une certaine ironie dépourvue de frivolité, voilà qui me plaît bien. La cause de tout cela fut le suicide de mon ami Juan Antonio Castillo, qui venait d'avoir lieu. Je l'ai haï de s'en être allé.

On ne choisit pas les thèmes. Pas plus que le *modus operandi*. Les mains bougent toutes seules, on ne domine pas non plus le rythme de ses mains. Voilà une expérience que je recommande : être le pantin de ce qu'on aime, même si ça finit toujours mal.

TEXTE POUR FRANCE CULTURE, LU PAR NICOLAS BOUCHAUD (2005). Je ne me souviens absolument pas de ce texte. Nous étions assis à une table, lui et moi, et je ne sais plus si j'ai lu un fragment pour jouer les bouffons (je suis incapable de lire en public) à côté de Nicolas, qui lit très bien. Je me rappelle que nous étions contents, qu'il faisait beau à Avignon, que Laure Adler avait été le moteur de ce projet et que c'était très agréable d'écouter lire Nicolas Bouchaud. Mais le contenu, je ne m'en souviens pas et si nous le publions dans ce livre, c'est parce que mon éditeur français et ma traductrice trouvent que ça vaut la peine.

LE MESSAGER DES ASTURIES (2013) tire son titre du livre de Büchner, *Der Hessische Landbote* (*Le Messager hessois*). J'avais été invité à un colloque

sur la censure dans le monde de l'art. Je ne me souviens pas non plus de grand-chose de ce texte, mais je sais qu'avant de le lire je me suis approché d'un gars étrange au bar du théâtre, à l'heure du repas (ma lecture débutait après le déjeuner). Je me suis approché pour regarder ce type en face, il avait le visage couvert de figurines collées, ce genre de miniatures qu'on place tout autour des trains miniatures et qu'on vend dans les magasins de miniatures et de modèles réduits de trains et d'avions. Le gars était perché sur des chaussures à très hauts talons et je lui ai dit que j'aimais bien son visage couvert de figurines. Puis nous sommes entrés dans la salle et je l'ai écouté intervenir dans ce même débat où il a prononcé une conférence improvisée éblouissante, déterminée, clairvoyante. Voilà comment j'ai fait la connaissance de Steven Cohen.

LA FORÊT EST JEUNE ET PLEINE DE VIE (2012) est un projet du musicien Marino Formenti, qui joue du Haydn durant toute une heure dans ma pièce *Golgotha picnic*, nu sur une scène couverte de milliers de petits pains pour hamburgers. Marino voulait que nous montions ensemble cette pièce de Luigi Nono et c'est ce que nous avons fait en seulement deux semaines. Personne ne m'a demandé d'écrire un seul mot, je devais juste mettre en scène la pièce de Nono, dont Marino dirigerait la partie musicale pendant que nous travaillerions avec, en plus d'une soprano, mes comédiens Núria Lloansi, Agnès Mateus et Juan Lorient pour les parties narrées-chantées. Comme Marino accaparait à lui tout seul 90 % du temps des répétitions et qu'il ne me laissait pas travailler, je me suis mis à écrire, pour ne pas

m'ennuyer, un texte qui cheminerait parallèlement à la pensée de Luigi Nono et qui ensuite serait lu par les comédiens. Cet exercice m'a servi à questionner mon propre style, à franchir un pas supplémentaire – ma pièce *Daisy* – et, au passage, à m'attirer un plus grand nombre de détracteurs.

STEFANO SCODANIBBIO (2013) est un scénario pour la radio. Des Espagnols (Japonesas Fumadoras) qui animaient une émission de radio à Berlin m'avaient écrit parce qu'ils voulaient mettre en place avec moi un cycle de pièces radiophoniques. Je me suis dit que c'était une bonne excuse pour mener à bien une expérience sur les sons, pour créer des univers sonores où la parole serait absente ou distordue. Mais, quand je me suis assis pour écrire, c'est une pièce purement littéraire qui m'est sortie d'un seul jet, poussé que j'étais par le besoin de me souvenir de mon ami mort récemment : le contrebassiste et compositeur Stefano Scodanibbio.

LIVRE DES CINQ POÈMES, DONT DEUX TRÈS JOLIS (2013) est en fait un texte pour de la vidéo. Les textes étaient intercalés au milieu d'images enregistrées avec mon iPhone. L'idée était d'accompagner la pièce *Conversación en rojo* (*Conversation en rouge*) d'Antonio Fernández Lera, au théâtre Pradillo de Madrid.

Et c'est tout. Voilà le pourquoi de ce cocktail de textes théâtraux, radiophoniques, théoriques, conçus à différentes époques et qui aujourd'hui figurent dans ce livre.

RODRIGO GARCÍA

## PROTÉGEZ-MOI DE CE QUE JE DÉSIRES

Moi aussi je me sens fatigué éreinté torturé depuis tôt ce matin à la première heure torturé depuis ce matin comme tous les jours tôt comme tous les jours claqué à cent pour cent incapable de faire un pas de plus forcé de tout préméditer pour pouvoir continuer alors qu'avant j'agissais selon mon talent mon élan avec l'arrogance d'une poignée d'années accumulées impeccable en façade la brosse à dents le réveil deux croissants une vie vécue à l'extrême limite quelques années de vie à peine toutes et sans exception à travailler d'arrache-pied dénigré giflé humilié insulté offensé victime du sarcasme très tôt comme les culturistes ont travaillé leur corps moi j'ai travaillé mon esprit parce que fuir la boucherie ça valait bien ça fuir ce que mes parents nommaient *la clientèle* tout en me disant *j'irai loin* sans savoir que finalement j'arriverais ici au bar Paniza en me répétant huit ans plus tard *j'aurais jamais cru en arriver là* et je vois où les autres en sont et j'en souffre dans ma chair en voyant que tous au bar Paniza on en est au même point et moi qui suis encore le plus jeune des éreintés claqués tôt le matin je suis le pire des éreintés tellement c'est tôt d'ailleurs maintenant

Le spectacle a été créé en espagnol le 17 avril 1997 au théâtre Cuarta Pared de Madrid (Espagne), dans une mise en scène de l'auteur, avec les comédiens Chete Lera, Miguel Ángel Altet, Patricia Lamas, Víctor Contreras et *Fernandito*. Lumières : Carlos Marquerie.

que j'y pense c'est moi-même qui ai commencé à m'éreinter quand j'étais même pour fuir la boucherie familiale et maintenant il est midi pile il faut se tirer de ce bureau terrifiant huit ans sans changer la moquette les mêmes meubles qui m'attendent depuis que j'ai quitté ce bureau terrifiant et elle rit aux éclats la moquette elle se moque de mon retour je reviens huit ans après j'avais dit *je laisse tout tomber* et j'avais demandé à voir le patron et je lui avais balancé *je laisse tout tomber* et maintenant je reviens sans un sou avec l'envie de redevenir qui j'étais sauf qu'on peut pas redevenir celui qu'on était les triomphes ne se préméditent pas quand on fait des projets c'est qu'on est à bout de forces quand on fait des calculs c'est qu'on se méfie de ses propres idées on sait que derrière ce qu'on appelle des idées il y a du plagiat un point c'est tout mensonge quand on projette qu'on planifie c'est qu'on est faible d'esprit et regarde-moi je me retrouve une fois de plus ici la même moquette huit ans de retour à une vie banale et sylvestre Sylvestre comme Sylvestre le chat et banale comme toi connard

les gens aiment le petit-déjeuner est-ce qu'on dit *j'aime petit-déjeuner* ou *j'aime le petit-déjeuner* dans certaines zones du Portugal les Portugais disent *j'aime petit-déjeuner* et dans certaines zones de Nouvelle-Zélande les Néo-Zélandais disent *j'aime le petit-déjeuner* il y a des zones portugaises voisines des zones où on dit *j'aime petit-déjeuner* où on dit pourtant *j'aime prendre le petit-déjeuner* dans certains quartiers de Philadelphie on dit *j'aime le petit-déjeuner* en Argentine les gens s'écrient *j'aime quand je petit-déjeune* à Toronto on dit *j'aime avoir mon*

*petit-déjeuner* et en Guinée équatoriale on demande *qu'est-ce que je vais petit-déjeuner* moi le matin je n'ai pas envie de petit-déjeuner j'ai juste envie de baiser et de me rendormir un moment ou de me lever coûte que coûte pour me mettre à bosser sur ce qui pourrait ressembler à un livre ou à un dessin ou à une mise en scène de théâtre surtout une mise en scène une mise en scène je me lève en pensant à une mise en scène alors que d'autres se lèvent en pensant aux quatre sachets de pain de mie beurré qu'ils vont engloutir tout en esquivant le regard de leurs enfants tout en esquivant l'odeur de leur femme tout en esquivant les bruits de leurs voisins et de leurs enfants et de leur femme tout ensemble inséparables une énorme boule de neige une boule de bruits plus les bruits de la rue le tout en un seul bruit le bruit de leurs enfants plus celui de leur femme et celui des voisins sachant qu'il est huit heures du matin et que je ne plaisante pas vu l'heure vu l'heure qu'il est vu l'âge que j'ai c'est pas le moment de plaisanter encore moins après avoir feuilleté le journal de la veille abandonné dans la cuisine depuis hier donc depuis la veille sachant que les bruits et la presse sont contre moi je me demande *pourquoi est-ce que je suis sorti de mon lit* ensuite je pense *quel exploit d'avoir réussi à m'extirper de mon lit aussi calmement sans dire un mot tout en sachant ce qui m'attend* rien en fait pas même le journal de la veille rien en fait parce qu'il n'y a ni journal ni personne à mes côtés à qui m'adresser il n'y a ni femme ni enfants je suis complètement seul alors je m'assieds et pendant que l'eau pour le café commence à faire *tchass tchass* je me mets à bosser sur une mise en scène sur ma table pleine de papiers mais ça c'était avant parce que maintenant je